



Crédit photo: David Desroches

ÉTUDE SUR L'HISTOIRE DE LA PRÉSENCE DES PREMIÈRES NATIONS À MASCOUCHE

DECEMBRE 2023

La Boîte
Rouge
V I F

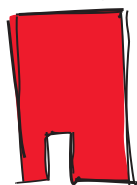


Table des matières

Introduction.....	4
1. Le choc entre la tradition orale et la tradition écrite	5
2. Une brève synthèse historique.....	6
2.1. Le Palé Indien (il y a 12 000 à 8 000 ans)	6
2.2. L'archaïque (il y a 8 000 à 3 000 ans)	7
2.3. Le sylvicole (il y a 3 000 à 500 ans).....	8
2.4. La période de contact et la colonisation française	9
2.5. La conquête britannique jusqu'à aujourd'hui	12
3. Les nations présentes sur le territoire de Mascouche.....	13
3.1. Les Iroquoiens du Saint-Laurent	14
3.2. Les Anishinabeg	17
4. Les artefacts découverts sur le site du domaine seigneurial de Mascouche	20
5. Les toponymes	22
5.1. Mascouche.....	22
5.2. Cabane ronde.....	23
Conclusion	24
Biographie.....	25

Introduction

La Société de développement et d'animation de Mascouche (SODAM) a mandaté La Boîte Rouge VIF (La BRV) pour réaliser une synthèse sur l'histoire de la présence autochtone à Mascouche en se référant aux sources écrites existantes tout en y incluant la tradition orale des Premiers Peuples. Ce mandat impliquait également de trouver des pistes sur les origines des toponymes de *Mascouche* et de la *Cabane Ronde*.

L'équipe de La BRV a donc procédé à l'inventaire de plus d'une quinzaine d'ouvrages portant sur le sujet et a réalisé une analyse de ces contenus. Il est important de préciser que peu d'ouvrages se consacrent uniquement au territoire de Mascouche. Ils incluent généralement d'autres territoires comme Montréal et Laval, ainsi que des municipalités comprises dans la région de Lanaudière, telles que Terrebonne, Repentigny, L'Assomption, etc.

Afin d'incorporer les savoirs issus des traditions orales autochtones, une rencontre de concertation a eu lieu à Mascouche le 27 septembre 2023 avec les trois experts autochtones suivants :

- **Médéric Sioui** : Wendat et Anishinabeg, Médéric est historien spécialiste des Premières Nations et gestionnaire des communications pour la Commission de la santé et des services sociaux des Premières Nations du Québec et du Labrador (CSSSPNQL).
- **Katsi'tsahén:te Cross-Delisle** : Kanien'kehá:ka de la communauté de Kahnawà:ke, Katsi'tsahén:te est archéologue et a travaillé à faire des fouilles archéologiques sur le site de la Maison Nivard-De Saint-Dizier, à Verdun en 2017. Avec sa communauté, elle est impliquée dans les processus de rapatriement de dépouilles humaines et d'artefacts.
- **Michael Rice** : Kanien'kehá:ka de la communauté de Kahnawà:ke, il est historien spécialisé en études autochtones. Il accumule plus de 20 ans d'expérience en tant qu'historien consultant pour sa nation et plus de 16 ans d'expérience en enseignement de l'histoire et la géographie au niveau secondaire.

Il faut donc considérer ce rapport comme étant un maillage entre les traditions orale et écrite. Dans un premier temps, il nous a semblé important d'aborder la façon dont le territoire est devenu ce qu'il est aujourd'hui, permettant aux humains d'y survivre. Cette brève synthèse historique présente ensuite les multiples vagues de peuplement durant lesquelles les ancêtres des peuples autochtones actuels se sont installés sur le territoire. Les Premières Nations ont toujours été d'une grande mobilité sur leur territoire, ils couvraient de très grandes distances qui, encore aujourd'hui, demeurent impressionnantes. Par la suite, les périodes du contact et celle qui suit, soit le régime colonial français, sont abordées afin de comprendre les dynamiques de pouvoir entre les nations et les puissances coloniales. Suis la conquête et le régime colonial britannique jusqu'à aujourd'hui. Durant l'atelier réalisé en septembre 2023, quelques photos d'artefacts découverts sur le site du domaine seigneurial de Mascouche ont été présentées aux participants, une section couvre ces discussions et ce qu'on peut en retirer. Par la suite, une section aborde les présences autochtones sur le territoire de Mascouche, faisant également un lien avec les revendications territoriales actuelles de certaines nations. Et finalement, une section sur les toponymes de Mascouche et de la cabane ronde conclut le document.

1. Le choc entre la tradition orale et la tradition écrite

Cette synthèse se base majoritairement sur une multitude d'ouvrages écrits par des historiens, anthropologues et archéologues allochtones. Il faut donc prendre du recul et être conscient que ces gens n'ont pas nécessairement les clés de compréhension culturelle requises pour réellement interpréter des nuances et subtilités propres aux mœurs et coutumes des cultures autochtones, et encore moins lorsqu'il est question de leur mode de vie. Les interprétations se basent sur des découvertes scientifiques faites principalement par des archéologues. Il faut également prendre en compte quelques points, soit que l'absence de preuve ne prouve pas une absence humaine sur un territoire donné.

L'histoire orale permet tout de même de combler certains trous manquants dans cette trame historique. Par contre, elle n'est pas non plus sans failles. Il est important de considérer que la tradition orale des Premières Nations portant sur un territoire précis est intrinsèquement liée à son utilisation et sa fréquentation continue. Avec la colonisation des Amériques, les peuples autochtones ont vu leurs mœurs et coutumes être complètement bouleversées autant par les politiques assimilatrices qui ont été imposées par les puissances coloniales et religieuses que par la dépossession des territoires traditionnels qu'ils occupaient.

C'est un gros défi parce que notre histoire se trouve dans le territoire et dans la mémoire, et lorsqu'on perd ce territoire, ou qu'on en est expulsé, alors cette connexion est menacée. L'histoire orale est forte, beaucoup plus forte qu'on veut bien lui accorder, mais lorsqu'on nous interdit l'accès à un lieu spécifique durant des centaines d'années, alors cette histoire orale est attaquée d'une façon ou d'une autre. Je suis certain qu'il y a des traces de cette mémoire, mais pour la reconstruire... Parfois les artefacts peuvent apporter la mémoire. On ne peut pas s'attendre à ce que nos méthodes fonctionnent parfaitement quand on nous les a coupées. C'est normal qu'à un moment donné, il y ait des pièces manquantes.

Médéric Sioui, le 23 mai 2023

On se retrouve donc devant des trous de ces mémoires collectives, il devient alors difficile pour les membres des Premières Nations, même les porteurs de cultures et les experts en histoire, d'avoir accès à ces savoirs précis puisque leur transmission a été amputée.

2. Une brève synthèse historique

Lorsqu'il est question d'aborder les vagues de peuplement d'un territoire précis tel que Mascouche, il est impossible d'avoir un portrait global sans déborder de cette région. L'histoire locale ou nationale est toujours accompagnée d'une trame narrative plus large. De plus, les populations autochtones ont toujours été très mobiles sur leur territoire, que ce soit à cause de leurs vastes réseaux d'échanges déjà établis bien avant l'arrivée des Européens ou pour accéder à des ressources du territoire. Différentes nations occupent différents territoires, mais il est fréquent que ces dernières se chevauchent, on peut même le constater aujourd'hui en regardant les revendications territoriales, qui sont basées sur des traditions orales millénaires.

Les rivières n'étaient pas des frontières, c'était des routes. La seule frontière qui existait, c'était les montagnes, mais à l'intérieur d'un même bassin hydrographique, il pouvait y avoir plusieurs nations. Mais les Européens ont apporté cette notion-là de délimiter les frontières.

Médéric Sioui

2.1. Le Paléoindien (il y a 12 000 à 8 000 ans)

Il est difficile, voire impossible de déterminer exactement le moment où les premiers humains ont commencé à utiliser et habiter le territoire de Lanaudière. On sait qu'il faudra attendre la fin de la dernière ère glaciaire pour le retrait de la calotte glaciaire qui recouvre le nord du continent américain, rendant l'endroit habitable et intéressant pour les peuples autochtones. Cela a commencé il y a plus de 12 000 ans : « Vers 9 500 avant J.-C., la marge sur de l'inlandsis dans la région se situait probablement un peu au nord d'une ligne qui relierait les municipalités actuelles de Saint-Côme et de Saint-Gabriel-de-Brandon. »¹. Cette calotte glaciaire fond petit à petit au courant des siècles qui suivent, l'eau s'accumule et se mêle aux eaux marines, créant la fameuse mer de Champlain. En fondant, le glacier perd de sa densité et de sa pesanteur sur le continent, causant ce dernier à se relever peu à peu au fil des années, ce qui libère la vallée du Saint-Laurent et fait apparaître l'actuel fleuve. Les deux rives deviendront des lieux extrêmement riches en ressources naturelles et donc d'une grande importance pour les peuples autochtones.

On sait que les premiers arrivants à circuler sur ces terres arrivent à cette époque, soit il y a environ 12 000 à 8 000 ans, période nommée le *Paléoindien*. Il s'agit de chasseurs-cueilleurs nomades qui arrivent de l'ouest et se déplacent vers l'est en suivant la vallée du Saint-Laurent². Étant nomades, ils ne laissent que très peu de traces de leurs passages puisque la grande majorité de leur arsenal est composé de matériaux organiques (comme du cuir, des fourrures, des os, des bois de cervidés, etc.) qui se détériorent somme toute rapidement dans les sols. On peut deviner certains aspects de leur vie comme les activités de subsistance de par lesquelles ils se nourrissent : la chasse au petit gibier, de cervidés (probablement le caribou) et la pêche.

¹ Brouillette N., Lanthier P. et Morneau J., 2009, Histoire de Lanaudière, Les Presses de l'Université Laval, p. 47

² Idem, p. 48

2.2. L'archaïque (il y a 8 000 à 3 000 ans)

Il y a 8 000 ans, le territoire continuait de se transformer en réponse au réchauffement climatique. Dans la région de Lanaudière, environ 5 000 ans avant aujourd'hui, on voit la forêt boréale se transformer en forêt mixte, l'érable devient alors prédominant et cela attire des mammifères comme l'orignal et le castor ainsi qu'une faune marine très riche dans les plans d'eau. On peut penser que le fleuve est alors l'une des sources de nourriture la plus facile d'accès et abondante pour les populations autochtones de l'époque. On sait également qu'à cette époque, nommée *archaïque*, deux voies de migration humaine contribuent à peupler le territoire québécois simultanément. Un groupe de chasseurs-cueilleurs arrive du sud en suivant le fleuve Saint-Laurent alors qu'un autre arrive des Territoires du Nord-Ouest, suivant probablement les troupeaux de cervidés comme le caribou. Le premier groupe viendra donc accroître les populations arrivées précédemment autour du fleuve. Des fouilles archéologiques réalisées en Mauricie dévoilent des outils utilisés par ces peuples tels que des pointes de projectiles, des haches et des outils pour travailler le bois, des grattoirs et d'autres outils pour préparer les peaux ainsi que des outils de pierre comme des percuteurs et des meules³. Aucun artefact datant de cette période n'a été découvert dans Lanaudière. Des artefacts de pierre découverts en Matawinie, soit sur les rives des lacs Kempt et Manawan, démontrent que le second groupe, celui arrivant des Territoires du Nord-Ouest, parcourait le nord de la Matawinie il y a 6 000 à 7 000 ans.⁴

Encore ici, les traces archéologiques de ces peuples sont très limitées considérant les matériaux organiques éphémères utilisés au quotidien. Le mode de vie nomade de ces groupes impliquait d'installer des campements de chasse et de pêche aux bords de plans d'eau à l'été et ils suivaient les troupeaux de gros cervidés dans la forêt lors des saisons plus froides. Il serait surprenant que ces groupes soient restés isolés des autres populations humaines du territoire, on pense que des voies de circulations et des chemins commerciaux entre le Pekuakami (lac Saint-Jean en langue innu) et le lac Témiscamingue. Brouillette, Lanthier et Morneau croient que l'un de ces chemins passait justement par le lac Kempt puis par la rivière Saint-Maurice, qui permet d'accéder les terres au nord, soit le lac Mistassini et la baie James⁵. On doit comprendre que ces lacs et ces rivières permettent très tôt aux ancêtres des Premières Nations actuelles de se déplacer sur le territoire sans avoir à se rendre constamment au fleuve.

D'autres traces archéologiques démontrent que des nouveaux arrivants s'installent aux alentours du fleuve et de la région montréalaise il y a 4 200 ans. Ces derniers possèdent une culture matérielle fort différente des populations qui sont venues s'installer durant la période archaïque, et au niveau culturel ils s'apparentent aux populations iroquoiennes telles que rencontrées par les Européens⁶. Des fouilles réalisées sur les deux rives du Haut-Saint-Laurent (soit à pointe du Buisson, pointe Thibaudeau et Coteau-du-Lac) ont dévoilés des pointes de flèches qui sont similaires à celles trouvées dans l'État de New York, au lac Lamoka, qui dataient d'il y a environ 4 200 ans⁷. Il semble que ces nouveaux arrivants se soient mélangés aux populations qui habitaient déjà le territoire de la vallée du Saint-Laurent. On verra d'ailleurs des modifications assez importantes dans l'arsenal d'outils de ces peuples⁸.

³ Brouillette N., Lanthier P. et Morneau J., 2009, Histoire de Lanaudière, Les Presses de l'Université Laval, p. 49

⁴ Idem, p. 50

⁵ Idem

⁶ Martel, C., 2018, La rivière Mascouche – Une géo-histoire de la colonne vertébrale du développement de Mascouche, p. 14

⁷ Brouillette N., Lanthier P. et Morneau J., 2009, Histoire de Lanaudière, Les Presses de l'Université Laval, p. 50

⁸ Martel, C., 2018, La rivière Mascouche – Une géo-histoire de la colonne vertébrale du développement de Mascouche, p. 14

2.3. Le sylvicole (il y a 3 000 à 500 ans)

Durant la période du sylvicole, les peuples qui fréquentent les territoires au nord continuent de pratiquer la chasse de subsistance et donc leur mode de vie nomade ne changera pas énormément, si ce n'est que l'adoption de nouvelles techniques de fabrication d'outils et l'utilisation de nouveaux matériaux issus d'échanges avec les autres nations. Pour ce qui est du groupe nouvellement arrivé dans la vallée du Saint-Laurent, on constate des grands changements culturels avec l'adoption de pratiques comme la poterie en un premier temps, puis de l'horticulture vers les années 700 à 800. C'est surtout vers l'an 1 000 que survient une transition majeure du mode de vie à la suite de l'adoption de ces pratiques, soit le passage du nomadisme vers la semi-sédentarité⁹. En se sédentarisant, les structures d'habitations et la façon d'habiter le territoire changeront radicalement pour des villages de maisons longues qui seront occupées à l'année. Ils occupent une grande superficie, allant du lac Huron à l'ouest en Ontario jusqu'au Saguenay à l'est.

Il faut comprendre qu'à l'époque, l'agriculture permet un accès plus facile à la nourriture, cependant elle ne remplace pas complètement la chasse et la pêche, qui demeurent des sources importantes de nourriture et de matériaux pour confectionner outils, vêtements et tout autre type d'objets. La poterie, quant à elle, permet une cuisson beaucoup plus facile d'aliments ainsi que l'entreposage des ressources issues de l'horticulture, de la chasse et de la pêche en plus de faciliter leur transport. Il est fréquent d'entendre que, chez les Premières Nations, il y avait des rôles séparés pour les hommes et pour les femmes. Cependant, il est nécessaire de comprendre qu'il s'agit d'une projection ethnocentrique basée sur les cultures occidentales.

Si on regarde les poteries trouvées, les archéologues affirment souvent que ce sont les femmes qui les fabriquaient, mais ce n'est pas tout à fait vrai. Si un homme était blessé durant un affrontement, s'il était capable de rester au campement et de faire de la poterie, il le faisait. Si tu as les compétences nécessaires pour le faire, tu vas le faire. C'est une construction coloniale de séparer les tâches selon le sexe. Lors des négociations diplomatiques, c'était les hommes qui devaient aller parler aux colonisateurs puisqu'eux ne voulaient pas parler aux femmes. Pour être au même pied d'égalité, les hommes devaient assumer ce rôle, mais cela ne signifiait pas que les femmes étaient effacées des négociations. C'est la même chose pour la chasse, les femmes préparaient l'animal. Débiter un animal, ça prend beaucoup de temps et il devient nécessaire que les hommes et les femmes travaillent ensemble. Si quelqu'un n'est pas doué pour la cueillette, il sera peut-être plus doué pour parler avec les autres, ou pour faire de la poterie par exemple.

Katsi'tsahén:te Cross-Delisle

Des fouilles archéologiques ont été réalisées sur le domaine seigneurial de Mascouche en 1986 et 1987 par la firme Ethnoscop. Un site a été inventorié comme ayant été fréquenté entre l'an 900 et 1 000 par une population soit nomade ou semi-sédentaire : « Le site archéologique désigné « BkFj-5 » compte en effet des ossements et de la céramique retracée à 81 cm du sol. On y a également recueilli des os, des graines, des tessons de poteries amérindiennes, des fragments de pierre granitique aux arêtes très aiguës (point de flèche) dont les matériaux ne sont pas issus de la région, laissant supposer qu'ils ont été importés et qu'ils avaient fait l'objet d'échange. »¹⁰. On peut supposer que ce groupe était soit de passage et devait prendre une route de portage pour éviter les rapides de la rivière Mascouche. Ces fouilles ont également permis de découvrir un campement, probablement iroquoien, à l'arrière de l'École Le Manoir, à Mascouche, qui date également de la période entre l'an 900 et 1 000¹¹.

⁹ Martel, C., 2018, La rivière Mascouche – Une géo-histoire de la colonne vertébrale du développement de Mascouche, p. 14

¹⁰ Idem, p. 15

¹¹ Martel, C. 1994, Lachenaie: du fort à la ville, Lachenaie, Ville de Lachenaie, p. 5

2.4. La période de contact et la colonisation française

Avant l'arrivée des Français en Amérique, ce sont des systèmes politiques, diplomatiques et commerciaux très complexes qui sont installés entre les différentes nations autochtones déjà présentes. Le fleuve Saint-Laurent était utilisé comme voie principale de transport lorsqu'il est question de se déplacer vers l'est, l'ouest et il doit possiblement être franchi pour aller au nord ou au sud également. Les berges du fleuve, qui abondent de richesses naturelles, sont donc très convoitées puisque les nations qui l'habitent pourront profiter du passage d'un grand nombre de nations et donc tisser des liens avec eux, faire du commerce et avoir accès à des ressources très convoitées comme du quartzite de Mistassini. Ce sont les Iroquoiens du Saint-Laurent qui occupent ce territoire convoité par les autres nations à l'arrivée de Jacques Cartier. L'arrivée des Européens aura comme conséquence d'accroître les tensions entre les populations autochtones afin d'avoir accès aux ressources échangées par les Français et faire des alliances avec ces derniers. Selon les témoignages que Donnacona a faits à Jacques Cartier lors de son premier voyage, les peuples iroquoiens et algonquiens sont fréquemment en guerre et des attaques de la part d'Haudenosaunee (les peuples iroquoiens des Cinq-Nations) envers les peuples habitant la vallée du Saint-Laurent avaient lieu bien avant l'arrivée de Cartier en Amérique¹².

Vers la fin de la période sylvicole, plusieurs villages iroquoiens sont installés sur les berges du fleuve Saint-Laurent selon Jacques Cartier, qui en rencontre un groupe qui est de passage pour pêcher en Gaspésie lors de son premier voyage. On peut supposer qu'ils étaient en contact avec les Mi'gmaq de la région. Dans son premier ouvrage, Iroquoisie, Léo-Paul Desrosiers mentionne qu'en 1530, on retrouve au moins 7 villages iroquoiens entre Portneuf et L'Île-aux-Coudres¹³. On retrouve même des mentions de villages iroquoiens sur les deux rives du fleuve entre Québec et Montréal, voire même jusqu'à la décharge du lac Ontario : « À ce jour, les archéologues ont recensé 23 villages iroquoiens. Le plus connu est sans doute Hochelaga, au pied du mont Royal, un gros village de plus de mille habitants qui donnera son nom au fleuve et à tout le pays environnant. Ainsi, le pays d'Hochelaga – Montréal et ses environs – côtoie celui du Canada – Québec et les alentours. Tous ces villages sont encerclés par des contrées algonquiennes, au nord comme au sud. Dans la vallée, ils sont pris en étau. »¹⁴. Lorsque Champlain remonte le fleuve jusqu'aux rapides de Lachine, une soixantaine d'années après Cartier, il ne retrouve plus aucune trace de ces villages. Les théories portant sur les raisons de la disparition des Iroquoiens du Saint-Laurent sont abordées dans le chapitre 3. Dans un échange entre François Tétreault de la SODAM et l'anthropologue Jean-Pierre Garneau, ce dernier mentionne que, à la suite de la disparition des Iroquoiens du Saint-Laurent, ce seront les Anishinabeg qui viendront fréquenter et utiliser la région de Montréal lors du XVII^e et du XVIII^e siècle¹⁵.

¹² Boucharde S. et Lévesque M.-C., 2022, Ils étaient l'Amérique – De remarquables oubliés – Tome 3, LUX, p. 84

¹³ Idem, p. 68

¹⁴ Idem, p. 68-69

¹⁵ François Tétreault et Jean-Pierre Garneau, échange de courriel, 19 et 20 août 2021.

On sait que les territoires au nord de Montréal, comme Lachenaie et Mascouche, sont vacants de toute présence humaine sédentaire lors du passage de Champlain en 1611. Cependant, il faut considérer que l'île de Montréal était un carrefour central en Amérique du Nord, où se rejoint une multitude de nations provenant d'un peu partout. C'était un lieu de rencontre entre ces nations qui venaient faire du commerce, préparer des mariages, exploiter les ressources animales et végétales de la région ou simplement faire un arrêt avant de reprendre leur chemin.

Les gens venaient pour échanger des choses dont ils avaient besoin, comme l'obsidienne ou le cuivre. Ils avaient des raisons de voyager, ils ne se contentaient pas de rester à un endroit comme rester à l'intérieur de la province par exemple. Il y avait beaucoup de gens qui se mariaient, parfois c'était arrangé. Ici, on nous appelait les Iroquois du nord, pas ceux du Saint-Laurent. Les Sénécas se mariaient souvent avec les Wendat de l'ouest, ils échangeaient aussi du tabac. D'un point de vue génétique, on ne peut pas s'accoupler au sein d'un même village ni d'une même nation. La période des échanges est l'occasion pour les gens de se rencontrer et d'arranger des mariages.

Michael Rice

Il ne serait pas surprenant que les peuples plus au nord comme les Anishinabeg (Algonquins), les Eeyou (Cris), les Atikamekw et même les Innu aient continué d'utiliser la rivière Mascouche comme voie de navigation pour se rendre vers l'île de Montréal et même vers les territoires au sud. On n'a qu'à se rappeler de la *Grande Paix de Montréal* en 1701, où plus de 1 300 délégués représentant trente-neuf nations s'y regroupent pour discuter des conditions afin de faire une trêve. Certaines nations arrivaient des Maritimes, de l'Illinois et même de la baie James. On peut présumer sans trop de difficulté que le territoire de Mascouche a été traversé par certaines nations et qu'on a eu recours à ces territoires pour y faire de la chasse afin de nourrir autant de personnes.

D'ailleurs, avant 1701 (et même après), la vision que les colons français se font des Iroquoiens est tout sauf valorisante. Les guerres qui impliquent les différentes nations Haudenosaunee et les peuples alliés des Français, comme les Wendat, les Innu et les Anishinabeg, n'aident pas non plus à déconstruire cette perception inhumaine des Haudenosaunee dans l'imaginaire collectif. Au courant du XVII^e siècle, on voit les tensions s'accroître grandement allant jusqu'à la destruction de la Huronie entre 1646 et 1650, à la suite des attaques répétées sur les villages wendat. Cela force les Wendat à se diviser en deux groupes, l'un allant se réfugier auprès des Français à Québec, créant la communauté de Wendake. L'autre groupe ira plutôt au sud, devenant la nation Wyandot dans l'État de l'Ohio aux États-Unis. Cette destruction du pays wendat causera de grands bouleversements dans le milieu de la traite de fourrure¹⁶. Après cet événement, les Haudenosaunee en question se tournent vers les installations françaises pour leurs prochaines attaques. Les relations entre Français et Haudenosaunee seront très variables dans les années qui suivront. Une trêve est conclue entre 1653 et 1660, une autre s'instaure en 1667 à la suite des expéditions militaires en Iroquoisie qui dureront vingt ans. En 1687, une expédition militaire menée par le marquis de Denonville, Jacques-René de Brisay, se rend en pays iroquois pour tuer et capturer des Haudenosaunee.

¹⁶ Havard, G. et Vidal, C., 2003, Histoire de l'Amérique française, Flammarion, p. 95-96

C'est plus de 50 hommes et 150 femmes et enfants qui seront amenés de force à Montréal, certains seront expédiés en France afin d'être envoyés aux galères du roi. L'année suivante, les Haudenosaunee répliquent en attaquant les villages à proximité de Montréal. Deux événements sont particulièrement marquants sur l'imaginaire collectif des colons français de par leur violence : le massacre de Lachine le 5 août 1689 et le massacre de Lachenaie le 13 novembre 1689. Il s'agit d'attaques surprises sur des colons français, laissant très peu de survivants. Il faudra attendre 1697 pour que la France et l'Angleterre signent le traité de Ryswick, mettant fin à la guerre et permettant à la colonie de la Nouvelle-France d'entamer des négociations avec les populations autochtones, dont les Haudenosaunee. De cela découlera la Grande Paix de Montréal de 1701, mettant officiellement fin aux hostilités entre Haudenosaunee, la colonie de la Nouvelle-France et ses alliés autochtones.

Il existe tout de même certaines traces de présence autochtone sur la rivière Mascouche durant l'époque coloniale française. Le récit d'un événement dans l'ouvrage *Mascouche en 1910*, où, à l'hiver de 1668, six Onneiouts (l'une des nations formant la confédération iroquoise des Cinq-Nations, qui deviendra Six-Nations en 1722), soit trois hommes, une femme et deux enfants, s'installent sur les berges de la rivière Mascouche non loin d'un campement de chasse de quatre colons français. Ces derniers vont leur rendre visite, remarquant plus d'une cinquantaine de peaux d'orignaux et de castor. Ils reviendront un soir avec de l'alcool, incitant leurs hôtes à boire jusqu'à ce qu'ils s'endorment pour ensuite les attaquer et les tuer dans leur sommeil et leur voler leurs marchandises. Par crainte de représailles de la loi, ils ont fait disparaître les cadavres maladroitement dans l'eau en faisant couler leur canot. Cela sera inutile, car le crime est dénoncé au sieur de LaSalle en juillet de la même année et un procès suivra¹⁷. Ce récit démontre quelques points intéressants. Premièrement, on comprend qu'il y a, déjà à cette époque, la présence de colons sur les berges de la rivière Mascouche et deuxièmement, cette présence iroquoise sur ce même territoire démontre une continuité d'occupation du territoire par les peuples autochtones, et ce, même si ce n'est pas de façon sédentaire. De plus, il est intéressant de constater qu'à l'époque, ce genre d'actes violents et gratuits envers les Autochtones, dont des Iroquois, était condamnable de mort. Cela remet également en question l'idée préconçue que l'entière des Haudenosaunee était ennemie des Français avant la Grande Paix de Montréal en 1701.

¹⁷ Crépeau L.-A.-F., 1910, *Mascouche en 1910*, p. 25-27

2.5. La conquête britannique jusqu'à aujourd'hui

La Grande Paix de Montréal durera jusqu'à la Conquête, en 1759 à 1760, soit au moment où les troupes britanniques prendront le contrôle de la Nouvelle-France. Cela aura de grands impacts sur tout le réseau de traite de fourrures, l'accès aux territoires et même sur les relations qu'entretiennent les colons français avec les Premières Nations. En ce qui concerne les territoires au nord de l'île de Montréal et la vallée du Saint-Laurent, ce seront principalement les Français qui s'y installeront, réduisant grandement les territoires autochtones. Lors de la phase de recherche documentaire, très peu de sources ont été trouvées abordant la présence autochtone dans la région de Lanaudière après la Conquête.

De nos jours, mis à part les revendications territoriales par les nations Anishinabeg et Kanien'kehá:ka (qui sont abordées plus en détail dans le chapitre 3), on retrouve une petite portion de la population de Mascouche qui revendique une identité autochtone. Le recensement canadien de 2016 permet d'avoir un portrait qui ne doit pas être pris au pied de la lettre : n'importe qui peut indiquer dans le recensement qu'il est autochtone. Ces statistiques permettent néanmoins de comprendre qu'il existe toujours une présence autochtone sur ce territoire. En 2016, on comprend que 540 individus à Mascouche se déclarent comme ayant une identité autochtone. De ce nombre, c'est 125 personnes qui possèdent une carte de bande et donc qui sont reliées à une communauté en particulier et 405 qui ne sont pas inscrits. Encore une fois, il est important de mentionner que les réponses sur l'ascendance autochtone doivent être considérées avec précautions, mais les profils suivants ressortent du recensement de 2016 :

- > 30 personnes se déclarent d'ascendance abénakise
- > 110 personnes se déclarent d'ascendance algonquine (Anishinabeg)
- > 10 personnes se déclarent d'ascendance apache
- > 10 personnes se déclarent d'ascendance pied-noir
- > 30 personnes se déclarent d'ascendance eeyou (Crie)
- > 75 personnes se déclarent d'ascendance wendat
- > 20 personnes se déclarent d'ascendance innu
- > 75 personnes se déclarent d'ascendance iroquoise (Haudenosaunee)
- > 165 personnes se déclarent d'ascendance mi'gmaq
- > 15 personnes se déclarent d'ascendance kanien'kehá:ka

Il est également intéressant de constater qu'un très petit nombre de personnes communiquent dans leur langue autochtone à la maison, soit 10 pour la langue innu et cri (qui, dans le recensement, sont jumelées en une seule catégorie), 10 pour la langue atikamekw, 10 pour la langue anishinabeg¹⁸.

¹⁸ Statistique Canada, *Profil de la population autochtone*, Recensement de 2016, Mascouche, saisi de https://www12.statcan.gc.ca/census-recensement/2016/dp-pd/abpopprof/details/page.cfm?Lang=F&Geo1=CSD&Code1=2464015&Data=Count&SearchText=Mascouche&SearchType=Begins&B1=All&SEX_ID=1&AGE_ID=1&RESGEO_ID=1

3. Les nations présentes sur le territoire de Mascouche

Avec la brève synthèse historique du chapitre 2, on peut comprendre que Mascouche et ses environs étaient probablement plus des sites de passages et de rassemblement pour les nations nomades tels les Anishinabeg. Il faudra attendre le X^e siècle avant qu'un groupe d'Iroquoiens vienne y installer un campement plus permanent. On parle donc plutôt de la présence d'une multitude de nations plutôt qu'un territoire réservé à un seul groupe :

Les Atikamekw étaient plus à l'intérieur des terres, Cartier et Champlain ne les ont pas rencontrés. Les Anishinabeg et les Kanien'kehá:ka revendiquent Mascouche, mais pas les Atikamekw. C'est logique, de la rivière des Outaouais à la rivière Saint-Maurice. Avez-vous entendu parler des Algonquins des Trois-Rivières? Il s'agit de la période de contact, mais ils ont une histoire orale à ce sujet. Le Saint-Laurent était utilisé partout par tout le monde.

Michael Rice

Médéric Sioui a analysé les revendications territoriales des nations Anishinabeg et Kanien'kehá:ka puisqu'elles sont basées sur la tradition orale et des fouilles archéologiques. Étant donné le peu de documentation portant spécifiquement sur la région de Mascouche et le fait que les artefacts découverts sur le site du domaine seigneurial n'aient pas été soumis à des analyses poussées, il est impossible de déterminer avec certitude quelles nations habitaient ce territoire et jusqu'à quand. On peut tout de même considérer des éléments de traditions orales qui permettent d'avoir certains éléments de réponses à cette question.

Un autre point qui complique les choses est le fait que les cartes coloniales démontrant les territoires autochtones étaient réalisées par des Allochtones qui ne comprennent pas nécessairement les nuances culturelles et la grande mobilité de ces peuples :

Dans cette région, les gens faisaient des allers-retours entre les Grands Lacs, Québec et Chicoutimi, et il n'y avait pas de cartes. Ils se faisaient une carte mentale dans leur tête. En arrivant ce matin, j'essayais de m'imaginer à leur place, il me faudrait suivre un sentier et ce sentier, c'était la rivière. C'était la route principale pour permettre aux gens de faire du commerce. Les Européens sont arrivés, ils ont fait une grande carte, et beaucoup de ces choses que nous trouvons en les analysant nous empêchent de savoir qui était là, parce qu'il y a beaucoup de chevauchements d'occupation.

Michael Rice

C'est donc que les territoires des nations se chevauchent continuellement les uns aux autres, même au niveau des revendications territoriales actuelles, il est très fréquent que plusieurs nations revendiquent un même territoire de façon totalement légitime.

3.1. Les Iroquoiens du Saint-Laurent

Les Iroquoiens du Saint-Laurent fascinent les archéologues depuis des lustres de par le mystère de leur disparition vers la fin du XVI^e siècle. À la suite du passage de Jacques Cartier, ils se sont volatilisés, soit entre 1545 et 1585. Les chercheurs considèrent que la culture matérielle qui découle de leur passage est bien différente de celles des peuples Kanien'kehá:ka et Wendat, qui tous deux revendiquent être descendants des Iroquoiens du Saint-Laurent (où du moins avoir accueilli ce peuple lorsqu'ils se retirèrent de la vallée du Saint-Laurent). Il en va de même pour la question de la langue malgré le fait qu'elle soit de nature iroquoise, elle diffère considérablement du kanien'kéha et de la langue wendat. Les témoignages qui présentent et décrivent les Iroquoiens du Saint-Laurent proviennent des voyages de Cartier et leur crédibilité est remise en question considérant que :

Toute la conception qui a été faite des Iroquoiens du Saint-Laurent, c'est basé sur des observations de gens qui n'avaient aucune compétence linguistique et culturelle et même diplomatique. Dans nos histoires, on a des liens importants, la 5^e nation wendat, c'est des gens de Stadaconné qui sont venus nous rejoindre. [...] Tout ça a été perçu par des yeux qui ne comprenaient pas nos nations, qui voyaient les territoires et l'exclusivité du territoire comme ce qui se faisait en Europe.

Médéric Sioui

Avec les fouilles archéologiques faites sur les berges du fleuve, on sait que le territoire des Iroquoiens du Saint-Laurent était très vaste, soit l'entièreté des berges du Saint-Laurent allant même jusqu'à la région du Saguenay afin d'aller chasser le béluga (à l'embouchure de la rivière Sainte-Marguerite et de la rivière Saguenay)¹⁹. Ce territoire était grandement convoité pour les richesses naturelles qui s'y trouvaient, mais principalement pour l'accès privilégié à la plus grande voie de navigation de la partie est de l'Amérique du Nord : le fleuve Saint-Laurent.

On ne sait pas ce qui a causé leur disparition, mais plusieurs théories sont avancées par les historiens, les archéologues et les anthropologues. Certains croient que lors du premier contact avec les Européens, des maladies ont été transmises par ces derniers et leur contagion a eu un impact dévastateur dans leurs villages.

Mais aussi, ce qu'on oublie, le portrait qu'on voit en 1608, il a été grandement modifié, il y a 95% des nations qui ont disparu. De la Terre de Feu à la Terre de Baffin, c'est 90% des nations. Les microbes précèdent le contact parce que les lignes de traite apportent des microbes. On l'a vu avec la pandémie, on vivait dans des villages denses de 3000 personnes, on a été frappé beaucoup plus fort que, par exemple, les gens de Schefferville en petits groupes familiaux. Les gens se sont regroupés ensemble, ça ne veut pas dire que ces territoires n'étaient pas occupés.

Médéric Sioui

¹⁹ Pedneault, S. (2018, 30 juin). *D'une découverte à l'autre au poste de traite de Chicoutimi*. ICI Saguenay-Lac-Saint-Jean. Saisi de <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1110237/archeologue-poste-traite-chicoutimi-fouille-pointe-iroquois>

D'autres croient qu'avec des attaques répétées par des nations (principalement les Haudenosaunee et les Wendat) désirant leurs territoires, les villages ont été détruits les uns après les autres²⁰. L'une des hypothèses les plus acceptées est que les Iroquoiens du Saint-Laurent se soient dispersés après une multitude d'événements mentionnés précédemment et aurait été intégrés à d'autres groupes autochtones avoisinants : Wendat, Haudenosaunee, Anishinabeg, etc. Une autre hypothèse a été mentionnée par Médéric lors de l'atelier en septembre 2023, elle est actuellement analysée par des chercheurs américains :

J'ai beaucoup étudié les Iroquoiens du Saint-Laurent, on oublie souvent la mini ère glaciaire, ça faisait qu'il était impossible de cultiver du maïs au nord du Saint-Laurent. 1-2 degrés ont causé de mauvaises récoltes, on a commencé de plus en plus à aller pêcher chez les Mi'gmaq, ça a causé des problèmes, on s'est tourné de plus en plus vers la traite, ça a apporté de la compétition et ça a apporté des problèmes. Il n'y a pas de réponse, mais la théorie linguistique veut que les peuples près de Montréal se soient amalgamés avec les Mohawks ou les autres peuples des 5 nations. Les gens de Québec se sont amalgamés plus avec les Wendats. Et d'autres se sont joint à des nations Anishinabeg ou Algonquins.

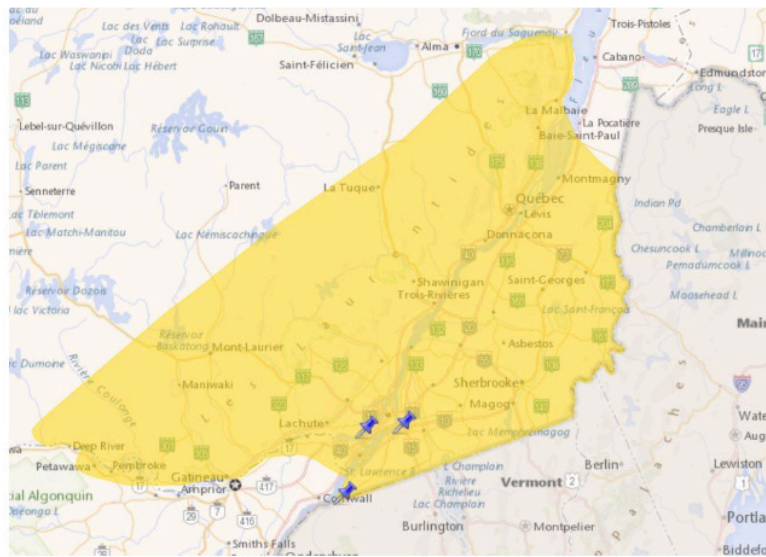
Médéric Sioui

Cette théorie est toujours au stade de théorie, cependant elle pourrait expliquer la raison de la disparition des Iroquoiens du Saint-Laurent : leur mode de vie ne pouvant être exercé comme auparavant puisque l'une des trois sœurs n'est plus en mesure de pousser et donc cela déséquilibre tout ce système agricole. Ils ont été contraints de se rendre davantage au sud afin de continuer cette pratique. Médéric avance également que cette mini ère glaciaire aurait été causée par l'arrivée des Européens sur le territoire : ils auraient causé tellement de morts chez les peuples autochtones. On n'a qu'à penser aux conquistadors dont les pratiques n'étaient pas très loin d'un génocide, en plus des maladies transmises par les Européens qui ont fait des ravages partout sur le continent, c'est une gigantesque partie de la population autochtone qui est disparue à la suite des contacts.

²⁰ Perreault, M. (2017, 30 août). Une étude tente d'expliquer la disparition de villages iroquoiens. La Presse. Saisi de <https://www.lapresse.ca/sciences/decouvertes/201708/09/01-5123260-une-etude-tente-dexpliquer-la-disparition-de-villages-iroquoiens.php>

Quoi qu'il en soit, on peut facilement avancer que les Iroquoiens du Saint-Laurent ont fréquenté et même habité le territoire de Mascouche, il serait surprenant que les vestiges de village qui ont été découverts lors des fouilles archéologiques ne soient pas liés à eux. Les dates concordent et la façon d'habiter le territoire également. Une fois les Iroquoiens du Saint-Laurent disparus du décor, ce sont les territoires des peuples nomades comme les Anishinabeg et les Innu qui s'élargissent pour aller reprendre les territoires désormais vacants²¹.

Il est intéressant de constater que les revendications territoriales de 1975 des Kanien'kehá:ka comprennent un très vaste territoire allant jusqu'à la Malbaie.



Source : https://sidait-atris.aadnc-aandc.gc.ca/atris_online/Content/Search.aspx
(revendication globale Mohawks, Québec, 1975)

²¹ Brouillette N., Lanthier P. et Morneau J., 2009, Histoire de Lanaudière, Les Presses de l'Université Laval, p. 56

3.2. Les Anishinabeg

Si l'on considère que l'arrivée tardive des Iroquoiens du Saint-Laurent dans la région de la vallée du Saint-Laurent, il est difficile de penser que les terres au nord de l'île de Montréal et l'île en tant que telle n'aient pas été fréquentées avant leur arrivée dans la région. On retrouve chez les Anishinabeg une tradition orale qui mentionne que leurs descendants auraient habité l'île de Montréal avant d'en être chassés :

Dans un même ordre d'idées, il est particulièrement intéressant d'apprendre que les Kichesipirini et les Onontcharonons affirmaient avoir habité l'île de Montréal avant le XVIIe siècle puis avoir été contraints de l'abandonner suite à des guerres endémiques. D'autre part, il s'avère pour le moins surprenant de lire que les Onontcharonons considéraient l'île de Montréal comme partie intégrante de leur territoire traditionnel et de constater qu'un de leur leader portait le nom de la divinité iroquoise Tawiscaron. Est-ce à dire que les Onontcharonons étaient des Iroquoiens algonquinisés ou des Algonquins ayant intégré au sein de leur groupe des réfugiés iroquoiens qui évacuèrent la vallée du Saint-Laurent à la fin du XVIe siècle?²²

Ce questionnement, lancé par Viau, démontre que les populations autochtones profitaient de l'opportunité d'agrandir leur nombre en adoptant des membres d'autres nations. Cette pratique est généralement associée à la guerre, où l'on capturera certains individus du camp adverse afin de combler les décès et les personnes capturées dans le nôtre. Le métissage était chose fréquente et lorsque des gens étaient intégrés à une autre nation, c'est tout leur bagage culturel, spirituel, historique et cosmologique qui venait enrichir celui de la nation qui l'accueillait. Dans son rapport, Médéric démontre également à l'aide d'une carte que le territoire des Anishinabeg au XVIIe siècle avait été documenté comme s'étendant sur la rive nord du fleuve, et ce, jusqu'à Trois-Rivières.



²² Les dieux de la terre: Histoire des Algonquins de l'Outaouais, 1600-1650 par Roland Viau dans Sioui M., 2019, Rapport de recherche historique: l'occupation immémoriale au nord du fleuve Saint-Laurent (site du Manoir seigneurial de Mascouche) par les Premières Nations, p. 3-4

Cette carte est d'ailleurs appuyée par des récits de tradition orale Anishinabeg qui avaient été documentés au XVIII^e siècle par le jésuite Pierre-François-Xavier de Charlevoix :

« À l'est, les Algonquins voisinaient les Attikamègues ou « Poissons blancs » qui habitaient les Hauts Mauriciens et avec lesquels ils étaient « différents d'humeur & de langue ». Aussi est-il probable que le territoire algonquin englobait à l'époque des premiers contacts le bassin hydrographique de l'Outaouais et la Basse Mauricie. Une tradition orale, recueillie au XVIII^e siècle par l'historien jésuite Charlevoix, laisse même croire qu'avant l'arrivée des Européens, le territoire algonquin se serait étendu à l'est jusqu'à la vallée du Saint-Laurent. »²³

Ce territoire est d'ailleurs revendiqué par la nation Anishinabeg et leur tradition orale garde des traces de leur présence aux alentours de Montréal: « D'ailleurs, les Algonquins prétendent avoir jadis occupé l'île de Montréal, qu'ils appellent dans leur langue Entagougiban Ministuk, « l'île aux cabanes »²⁴. Deux cartes associées aux revendications territoriales de la nation Anishinabeg se trouvent dans le rapport de Mérérik. Elles permettent de constater que la nation Anishinabeg continue à revendiquer à ce jour la région au nord de Montréal, comprenant Mascouche. Il faut tout de même considérer les enjeux politiques liés à ces cartes et ces revendications: le but étant de démontrer leur présence et leur utilisation du territoire de façon continue.

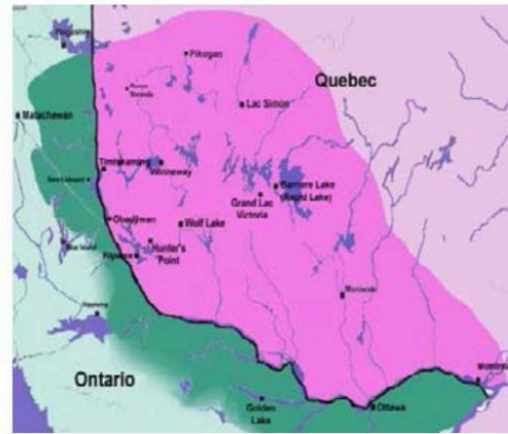


Source : Le conseil tribal de la nation algonquine Anishinabeg, dans Sioui M., 2019, Rapport de recherche historique : l'occupation immémoriale au nord du fleuve St-Laurent (site du Manoir seigneurial de Mascouche) par les Premières Nations, p. 6

²³ Les dieux de la terre: Histoire des Algonquins de l'Outaouais, 1600-1650 par Roland Viau dans Sioui M., 2019, Rapport de recherche historique: l'occupation immémoriale au nord du fleuve Saint-Laurent (site du Manoir seigneurial de Mascouche) par les Premières Nations, p. 4

²⁴ Bouchard S. et Lévesque M.-C., 2022, Ils étaient l'Amérique – De remarquables oubliés – Tome 3, LUX, p. 69

Les territoires de chasse de la nation permettent également de faire un lien entre leur présence ancestrale sur ce territoire donné et la continuité de l'utilisation de ce dernier par eux. Il est important de mentionner que le système de territoires familiaux de chasse que l'on retrouve chez les Premières Nations actuellement a été imposé par les puissances coloniales.



Carte du territoire de chasse des Algonquins
 Source : Ministère du développement durable,
 de l'environnement et des parcs

Source: Le conseil tribal de la nation algonquaine Anishinabeg, dans Sioui M., 2019, Rapport de recherche historique: l'occupation immémoriale au nord du fleuve St-Laurent (site du Manoir seigneurial de Mascouche) par les Premières Nations, p. 6

Cette dernière carte présente les déplacements des membres de cette Nation lors du contact. On peut en déduire leur très grande mobilité sur le territoire, mais aussi le fait que le mode de vie traditionnel nomade n'est pas facile à prouver lorsqu'il est question de démontrer une présence continue sur un territoire donné. On remarque ici qu'un chemin se rend dans la région montréalaise pour ensuite avoir accès à la voie de navigation qu'est le fleuve Saint-Laurent.

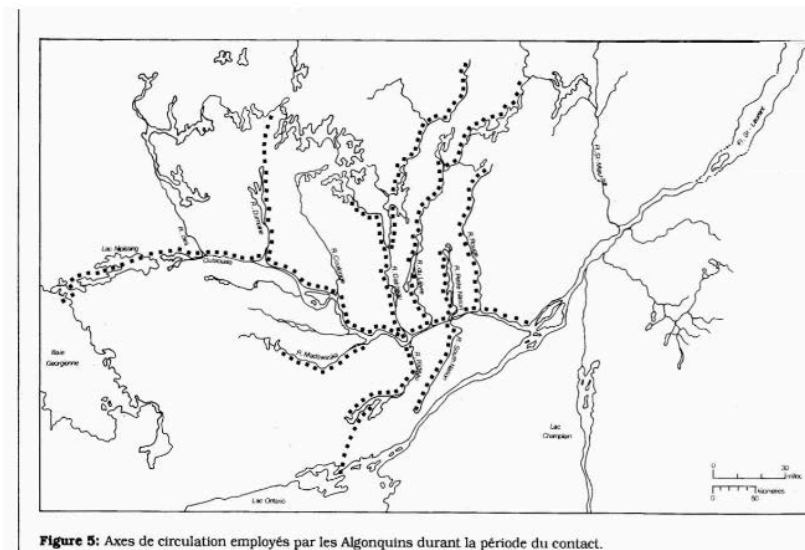


Figure 5: Axes de circulation employés par les Algonquins durant la période du contact.

Source: Les dieux de la terre: Histoire des Algonquins de l'Outaouais, 1600-1650 par Roland Viau dans Sioui M., 2019, Rapport de recherche historique: l'occupation immémoriale au nord du fleuve Saint-Laurent (site du Manoir seigneurial de Mascouche) par les Premières Nations, p. 6

4. Les artéfacts découverts sur le site du domaine seigneurial de Mascouche

Les fouilles entreprises par la firme Ethnoscop ont démontré hors de tout doute une présence autochtone sur le site. Cependant, comme le mentionne Médéric Sioui dans son rapport, l'analyse des fragments de poterie retrouvés aurait possiblement permis d'identifier de quelle nation ils proviennent²⁵. Par contre, l'objectif de ces fouilles n'était probablement pas de déterminer ce genre d'information. De toute façon, cela n'aurait pas nécessairement été une preuve que la nation d'où proviennent ces fragments était installée aux abords de la rivière Mascouche puisqu'ils pourraient être le fruit d'échanges entre des groupes distincts. Durant l'atelier de concertation de septembre 2023, nous avons présenté des photos des fragments de poterie découverts sur le site et nous avons échangé avec les participants. Katsi'tsahén:te a été en mesure de se prononcer et d'analyser très sommairement les fragments présentés. On peut en retirer plusieurs informations :

Quand je regarde les motifs des pots, je remarque que c'est un mélange de différents styles. Les motifs ne sont pas très profonds dans la poterie elle-même, quand c'est le cas, c'est que la pièce est probablement très ancienne. Quand on se rapproche de notre époque, les techniques utilisées créaient des motifs beaucoup plus creux dans l'argile.

Il n'y a pas beaucoup de photos de la face intérieure des fragments, mais celles qu'on voit semblent être noircies. Cela signifie qu'on l'utilisait pour la cuisson. Je peux dire que beaucoup de ces poteries étaient probablement utilisées pour la cuisine. Il y a des fragments qui ne sont pas noircis, donc ils servaient probablement plus pour l'entreposage.

Dans certaines photos, on voit des lignes qui vont vers le haut sur le rebord des pots. Ça me fait penser à des gens qui transmettent leurs savoirs, on dirait qu'ils ont pris plusieurs styles de personnes différentes et qu'ils les ont repris pour faire ce pot. Je trouve que ça va de pair avec l'idée que ce site était un lieu de rencontre. Quand je travaillais sur le site de la Maison Nivard-de Saint-Dizier, les pots de ce genre étaient appelés des roues de tracteur, mais ici, il y a des lignes, mais elles ne sont pas alignées. C'est comme si on expérimentait différents styles pour voir s'ils correspondent à la personne qui les faisait. La poterie, c'est comme un flocon de neige, chaque personne crée son propre style : une mère va le faire d'une façon et ses enfants peuvent le faire différemment. On peut quand même en déduire que différentes personnes en fabriquaient au sein de la communauté d'où ça provient.

Katsi'tsahén:te Cross-Delisle

²⁵ Sioui M., 2019, *Rapport de recherche historique: l'occupation immémoriale au nord du fleuve St-Laurent (site du Manoir seigneurial de Mascouche) par les Premières Nations*, p. 3

Si l'on veut être capable de déterminer la provenance de ces fragments, il faudrait procéder à une analyse basée sur l'expertise archéologique occidentale, jumelée à la tradition orale et aux savoirs culturels Kanien'kehá:ka ou Anishinabeg. Cela nous donnerait un portrait beaucoup plus complet sur l'origine de ces fragments, sur les matériaux utilisés, leur provenance ainsi que sur leurs utilisations :

Il y a aussi l'accès à l'argile qui pourrait en dire beaucoup sur ces fragments : il y a différentes qualités d'argile, certaines contiennent des fibres et des pierres. Beaucoup de communautés échangent ces pots. Les Innu fabriquaient des paniers en écorce de bouleau, je suis sûr que les gens les échangeaient contre des pots en argile, mais vous n'en trouverez pas de preuve. Pour l'archéologue, on peut savoir s'il s'agit d'argile locale, car beaucoup de pots provenant des États-Unis contiennent du sable et des pierres cassées, comme s'il s'agissait de paillettes. C'est parce que c'est spécifique à cette région, mais vous pouvez en trouver ici également.

Katsi'tsahén:te Cross-Delisle

Ces traces archéologiques permettent également de mieux comprendre les réseaux d'échanges et la très grande mobilité des populations autochtones :

Les fouilles archéologiques dévoilent souvent des objets aux abords d'un cours d'eau. Cela ne permet pas de déterminer si les gens s'y installaient de façon sédentaire ou non, mais plutôt qu'ils avaient accès à cette rivière. Les échanges d'objets et les échanges culturels étaient nombreux, parfois les gens décoraient leurs pots, mais il y a cette vision coloniale qui tente toujours de séparer les gens de leurs créations. C'est important de préciser que, sans regarder le territoire des Iroquoiens du Saint-Laurent, beaucoup de gens de différentes nations fabriquaient des pots. Il y avait différentes façons de se connecter les uns aux autres et les gens désiraient voyager. Les anthropologues aiment bien nous isoler dans des cases, dans des territoires bien précis et insistent sur l'idée que nous étions refermés sur nous-mêmes alors que nous avions de vastes réseaux d'échanges. Il est logique de retrouver des poteries qui proviennent de la région montréalaise et de Gaspé dans un même endroit puisque les gens voyageaient beaucoup.

Katsi'tsahén:te Cross-Delisle

5. Les toponymes

Pour ce mandat, la SODAM désirait récolter des informations sur les toponymes de Mascouche et de la Cabane Ronde. Il faut considérer que les toponymes ne sont pas nécessairement une preuve d'occupation du territoire :

Les toponymes, qu'ils soient algonquins, ça peut juste dire que c'est possiblement des guides algonquins qui ont apporté les premiers colons. Tout le monde avait ses toponymes. On peut avoir cinq toponymes pour un même lac.

Médéric Sioui

5.1. Mascouche

Deux théories sont retenues par les linguistes concernant le toponyme de Mascouche, l'une étant le terme Anishinabeg pour un ourson ou un petit ours : « D'origine amérindienne, plus précisément algonquine, Mascouche a pour sens ourson, de maska, maskwa, ours, forme de laquelle on a tiré maskoch, petit ours. ».²⁶

La seconde théorie est liée à la topographie du territoire de Mascouche, qui consiste en un vaste plateau rompu par la colline du Grand Coteau ainsi qu'une coulée peu profonde creusée par la rivière Saint-Jean-Baptiste.

Cette particularité remarquable de ce plateau paraît être l'origine du nom de Mascouche, donné depuis le commencement à ce territoire, et qui était commun, autrefois, à tous les pays environnants. « Maskutew, (prononcez Mascouteou) en algonquin, signifie en effet une plaine, une prairie unie; or, le territoire de la seigneurie des Plaines », qui confine avec celui de Mascouche, « s'appelait de temps immémorial, Les Plaines. »²⁷

Si l'on considère que, dans les langues autochtones, on retrouve une incroyable précision qualitative dans les toponymes en regard des lieux concernés, cette théorie semble plus plausible que celle de l'ourson. De plus, le père Joseph-Étienne Guinard, qui était un averse connaisseur de la toponymie autochtone, a longtemps dénoncé la théorie de la plaine. Lors de la rencontre, Médéric a proposé une troisième théorie. Cependant, il faut considérer qu'elle n'est mentionnée dans aucun ouvrage historique répertorié pour cette recherche.

Pour Mascouche, ça vient peut-être de Mascobina, c'était un petit arbre fruitier. Peut-être qu'il y en avait beaucoup ici?

Médéric Sioui

Mascobina est le nom anishinabeg pour le sorbier. Encore une fois, il serait possible que le lieu porte ce nom si on avait remarqué une grande présence de cet arbre. Aucune information à ce sujet n'a pu être trouvée.

²⁶ Commission de toponymie du Québec. Date inconnue. Mascouche. Saisi le 4 décembre 2023 à https://toponymie.gouv.qc.ca/ct/ToposWeb/Fiche.aspx?no_seq=39528

²⁷ Crépeau L.-A.-F., 1910, *Mascouche en 1910*, p. 5

5.2. Cabane ronde

Encore ici, il est difficile de trouver réponse à ce toponyme, on sait que certaines structures traditionnelles anishinabeg étaient de forme ronde. L'explication la plus plausible serait que ce genre d'habitations ait été aperçu non loin de cet endroit et que les colons français n'aient pas gardé ce terme comme repère pour désigner l'endroit. C'est ce que mentionne Luc-Antoine-Ferdinand Crépeau dans son ouvrage :

C'est donc en 1721 que l'on trouve la première mention du toponyme « Cabane Ronde ». On ne connaît pas l'origine de cette appellation, sinon que dans son ouvrage, Mascouche en 1910, l'auteur L.-A.-F. Crépeau mentionne que, selon une tradition orale, ce toponyme « fut donné à cause d'une cabane en forme de rotonde et qui servait dans les temps primitifs de la colonisation, où les attaques des sauvages étaient si fréquentes, de point d'observation et de lieu de refuge ». L'explication est douteuse puisque les attaques iroquoises ont eu lieu avant 1700 et sur les berges de Lachenaie. L'explication qui nous apparaît plausible est que les Amérindiens avaient l'habitude de construire des « cabanes rondes », il est donc possible que cette cabane puisse être tout simplement qu'un cabanage amérindien. En ce qui a trait à la localisation de cette « cabane ronde », nous émettons l'hypothèse qu'elle devait se trouver dans le pourtour de l'embouchure du ruisseau de la Cabane Ronde, au contact de la rivière Mascouche.²⁸

On peut difficilement déterminer à quelle nation appartenait ces habitations puisqu'on les retrouve autant chez les peuples de traditions algonquiennes que ceux de traditions iroquoiennes. Durant l'atelier, Michael Rice a mentionné que les Haudenosaunee utilisaient les wigwams comme camp de pêche. Il faut aussi considérer que d'autres structures autochtones avaient une forme ronde également:

Ce qui est en forme ronde c'est une sweat lodge. [...] Il y avait les wigwams qui étaient quand même de forme ronde aussi. [...] Souvent c'était couvert d'une peau ou de l'écorce. Une structure comme ça peut durer très longtemps. Si tu as fait ta structure, ça ne prend pas beaucoup de temps pour tout recouvrir ça avec un bouleau, une journée environ. C'est un endroit stratégique en plus. C'était dans les années 1720 en plus, c'était encore très utilisé. Les gens ne transportaient pas leurs tipis, ils gardaient des structures pendant une cinquantaine d'années et la réutilisaient.

Médéric Sioui

Il est fort possible que ces deux structures aient été présentes l'une à côté de l'autre si l'on considère la présence continue d'autochtones sur le territoire de Mascouche. Le wigwam étant une structure traditionnelle servant d'habitation et il était (et est toujours) fréquent de voir des tentes de sudation à proximité des demeures autochtones. Cette pratique est toujours très présente dans les cultures autochtones.

²⁸ Martel C., 2017, L'histoire des pionniers de Mascouche de 1717 à 1750, Société d'histoire de Mascouche, p. 11

Conclusion

La synthèse historique présente dans ce document est certainement incomplète, l'idée était surtout de comprendre ce qui a mené à la situation actuelle et de comprendre également les rapports de force établis avant, durant et après la colonisation. En considérant la mobilité des peuples autochtones, et ce, autant dans le passé qu'aujourd'hui, il est impossible d'associer le territoire de Mascouche à une nation autochtone en particulier. Les événements historiques comme les guerres entre les nations apportent une certaine instabilité qui s'est amplifiée à l'extrême lorsque les puissances coloniales ont débarqué en Amérique du Nord. Elles ont apporté avec elles les querelles du vieux continent et les ont imposées aux Premières Nations, bouleversant les rapports de pouvoirs déjà établis. Le désir de nouvelles ressources et d'outils qu'apportent les Européens ont suscité des guerres entre nations dans le but d'accéder à des territoires qui les favorisent au niveau de la traite de fourrure et de l'accès aux postes de traite. Cela explique en partie la difficulté d'aborder la question de la présence autochtone dans un endroit aussi précis que Mascouche.

Il est certain que ce territoire était fréquenté et utilisé par une multitude de populations autochtones, et ce, dans divers buts. Les mémoires vivantes autochtones affirment continuellement qu'avant l'arrivée des Européens, les nations autochtones prenaient part à des réseaux d'échanges très vastes et complexes et elles étaient beaucoup plus connectées avec les autres nations du continent que la trame historique occidentale veut bien l'admettre. La tradition orale précise également qu'une présence majoritairement anishinabeg et iroquoienne du Saint-Laurent aurait eu lieu entre le Xe et le XVIIIe siècle, mais il ne faut pas non plus considérer que cela limite la fréquentation du territoire de Mascouche par les autres nations. La région montréalaise étant un carrefour pour le commerce et un lieu de rencontre majeur avant même l'arrivée des Européens, elle attirait une multitude de nations issues des quatre coins du continent.

Au niveau des artefacts découverts sur le domaine seigneurial de Mascouche, il serait important de les faire analyser autant par des chercheurs tels que des archéologues et des anthropologues, mais également par des experts culturels autochtones qui pourraient apporter de subtiles nuances culturelles significatives. Il faut quand même considérer que ces artefacts aient pu voyager, donc même si l'on identifie la nation à laquelle appartenait leur fabricant, cela ne veut pas dire qu'ils étaient présents sur le territoire. Pour cela, une analyse de la composition de leurs matériaux permettrait de conclure s'ils ont été produits localement ou non.

Pour ce qui est des toponymes, nous n'avons malheureusement pas été en mesure de résoudre leur mystère. Au niveau de Mascouche, il semble que l'hypothèse la plus plausible depuis des centaines d'années demeure celle de la plaine. Cela fait sens si l'on considère la nature très descriptive des langues autochtones lorsqu'il est question de nommer des lieux; on va s'y référer généralement par des particularités physiques ou par des ressources qu'on peut y trouver. Cela ne met pas pour autant de côté l'hypothèse de l'ourson ou du petit ours, il est possible qu'à une époque ce fût un endroit idéal pour y faire la chasse à l'ours. Pour la cabane ronde, il serait surprenant que ce ne soit pas une référence aux structures de type wigwam que l'on retrouvait fréquemment chez les peuples autochtones. Il faut considérer la continuité de fréquentation des lieux et le fait que les structures de ces tentements n'étaient pas souvent démontées, uniquement ce qui les recouvre. Même sans les peaux ou les morceaux d'écorce, on peut très bien voir leur forme ronde.

Biographie

Bouchard S. et Lévesque M.-C., 2022, *Ils étaient l'Amérique – De remarquables oubliés – Tome 3*, LUX

Brouillette N., Lanthier P. et Morneau J., 2009, *Histoire de Lanaudière*, Les Presses de l'Université Laval

Commission de toponymie du Québec. Date inconnue. Mascouche. [En ligne] https://toponymie.gouv.qc.ca/ct/ToposWeb/Fiche.aspx?no_seq=39528

Crépeau L.-A.-F., 1910, *Mascouche en 1910*

Havard, G. et Vidal, C., 2003, *Histoire de l'Amérique française*, Flammarion

Martel, C. 1994, *Lachenaie: du fort à la ville*, Collection Histoire des Municipalités: Région de Lanaudière.

Martel, C., 2018, *La rivière Mascouche – Une géo-histoire de la colonne vertébrale du développement de Mascouche*, Société d'histoire de Mascouche.

Martel C., 2017, *L'histoire des pionniers de Mascouche de 1717 à 1750*, Société d'histoire de Mascouche

Pedneault, S. (2018, 30 juin). D'une découverte à l'autre au poste de traite de Chicoutimi. ICI Saguenay-Lac-Saint-Jean. [En ligne] <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1110237/archeologue-poste-traite-chicoutimi-fouille-pointe-iroquois>

Perreault, M. (2017, 30 août). Une étude tente d'expliquer la disparition de villages iroquoiens. La Presse. [En ligne] <https://www.lapresse.ca/sciences/decouvertes/201708/09/01-5123260-une-etude-tente-dexpliquer-la-disparition-de-villages-iroquoiens.php>

Ramsden, P. G. 2006. Haudenosaunee (Iroquois). L'Encyclopédie canadienne. [En ligne] <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/les-haudenosaunee>

SIDAIT, *Revendication globale Mohawks*, Québec, 1975. [En ligne] https://sidait-atris.aadnc-aandc.gc.ca/atris_online/Content/Search.aspx

Sioui M., 2019, *Rapport de recherche historique: l'occupation immémoriale au nord du fleuve Saint-Laurent (site du Manoir seigneurial de Mascouche) par les Premières Nations*

Statistique Canada, *Profil de la population autochtone*, Recensement de 2016: Mascouche, saisi de https://www12.statcan.gc.ca/census-recensement/2016/dp-pd/abpopprof/details/page.cfm?Lang=F&Geo1=CSD&Code1=2464015&Data=Count&SearchText=Mascouche&SearchType=Begins&B1=All&SEX_ID=1&AGE_ID=1&RESGEO_ID=1

Viau R., 1994, *Les dieux de la terre: contribution à l'ethnohistoire des Algonquins de l'Outaouais, 1600-1650*, Histoire de l'Outaouais, Institut québécois de recherche sur la culture.